

rales contre ses faiblesses physiques? Et cette page d'une si fraîche éloquence qui nous la montre, cette femme coupable, rêveuse devant une lettre de son père, et poursuivant la pensée douce qui caquetait tout au travers comme une poule à demi cachée dans une haie d'épines? Et ceci? et cela? Mais mille et un détails, enchâssés à plaisir dans l'action, vous la racontent au contraire, cette pauvre créature, dans tout ce qu'elle a de plus immatériel; mais son âme, toute nue, palpite désolée sous l'œil qui sait regarder. Tant pis pour quiconque n'a vu là qu'une manifestation physiologique: il y a plus, assurément. Mme Bovary poursuit avant tout un idéal; chacune de ses deux fautes est précédée d'un rêve spiritueliste qu'elle espère, en cédant, réaliser. Mais, hélas! l'amour est ainsi fait, que la recherche d'un sentiment n'aboutit trop souvent qu'à la rencontre d'une sensation. A ces déconvenues, le caractère s'évanouit peu à peu; l'âme harassée abdique, les sens usurpent, et la vie dès lors marche au gré du tempérament. Telle est l'histoire d'Emma. La critique a compris l'effet; elle a feint de ne pas voir la cause.

Peut-être eût-on souhaité de longs commentaires et de savantes dissertations. Les avoir évités est, au contraire, un grand mérite à nos yeux. Il nous plaît que le romancier se contente d'esquisser ses héros par leurs pensées propres et par leurs actes. Prenez Homais, Rouault ou Lheureux. L'écrivain ne s'attarde même pas à nous analyser, en style plus ou moins pédantesque, les essences diverses dont se composent ces trois natures. Devant nous il les fait agir et penser, simplement. Cela suffit: nous les comprenons aussi bien et plus clairement que s'il eût, à chacune d'elles, consacré vingt pages de digressions philosophiques. D'ailleurs, quiconque veut une monographie du bien, du beau et du vrai, ne la demande pas au roman. A chacun sa besogne: le romancier observe et peint; le philosophe suppose et disserte. Celui-ci se nomme « théorie »; celui-là s'appelle « pratique ». On peut, à la rigueur, être ensemble l'un et l'autre. Il n'est pas étonnant de reprocher à l'autre de ne pas être l'un. A se renfermer dans l'observation stricte des faits, moraux et physiques, bien entendu, le roman gagne en précision, et partant en intérêt. Les figures de M. Flaubert, traitées comme elles le sont, s'accroissent à notre entendement avec des vivacités de saillies qu'eût à coup sûr émusées tout verbiage philosophique.

La est précisément la supériorité du genre adopté par l'auteur de *Madame Bovary*: ce livre frappe d'autant plus qu'il est moins phraseur. La moralité qui s'en dégage, quoi qu'on en dise, s'impose avec toute l'énergie d'un fait. « Preschez et patrocinez d'icy à la Pentecôte, enfin vous serez esbahy comment rien ne m'aurez persuadé », disait l'antagruel à Panurge. Faites-nous le plus mirifique discours du monde sur un péril quelconque dont vous nous voulez préserver, nous admirerons la forme, en souriant du fond; mais ce péril, faites-le-nous toucher du doigt, et la frisson nous prendra. Il n'est pas de règle, si claire qu'elle soit, qui persuade comme un exemple. C'est prouver qu'il faut, non dissenter. *Madame Bovary* prouve, et prouve exclusivement: de là sa portée; de là son action.

Aux dissertations supprimées, le détail supplée. Il devient, par suite, indispensable. En traits plus fermes et plus saisissables, il complète le dessin général des personnages, dont il commente en outre et parfois justifie les actes. L'homme a pour partie quasi intégrante ce qui l'entoure. Une chambre trahit par les colifichets qui l'ornent l'individualité qui l'habite. Nous vivons, en effet, dans tous les objets qui s'accroissent à nos côtés, car chacun de ces objets dénonce un de nos goûts, un de nos caprices, une de nos manies. N'est-il pas vrai, d'autre part, que l'influence des choses extérieures agit fréquemment, sinon toujours, sur nos déterminations? Les idées changent suivant les lieux. Celles qui vous arrivent qu'on vous les pieds dans le macadam, vous promenez vos flâneries à travers les boulevards sont d'une autre nature que celles qui vous viennent quand, le ventre dans l'herbe, vous couchez, par un beau jour d'été, votre paresse au fond d'un bois. Ce n'est pas tout: l'humeur peut varier suivant les variations infinies des choses environnantes; qu'un parfum trop vif nous énerve, et nous voici plus aptes à la colère; qu'une senteur discrète nous charme, et nous voilà plus capables de douceur. Bref, il n'est pas un détail ambiant qui ne puisse, en certains cas, soit relever une particularité de notre être, soit expliquer une décision de notre esprit.

Citerons-nous un exemple? Voyez la fameuse soutane de l'abbé Bournisien, si minutieusement photographiée par M. G. Flaubert. Est-ce que cette description ne dit pas tout de suite en quelques lignes tout un aspect de cette physiologie? Et cela d'une façon très-picturale, c'est-à-dire plus frappante que toute autre. Est-ce qu'elle ne prédispose pas la pénitente, et le lecteur avec elle, à la scène qui va suivre, scène bien remarquable, entre parenthèse. Supprimez cette soutane, le type est perdu. Modifiez ce type, le dialogue devient invraisemblable. Changez ce dialogue, Emma peut être sauvée. Or Emma sauvée, l'auteur manque son but.

En vérité, nous vous le disons, tout a été mûrement pesé et débattu. Pas une ligne qui

n'ait sa raison d'être; pas un mot qui n'ait son importance; pas une syllabe qui n'ait ses fins. Tous ces détails, que vous blâmez, sont essentiels à l'ensemble, et nous ne voudrions pas en détacher un seul de peur de compromettre les harmonies du tout.

Un dernier mot, en guise de résumé.

Il nous semble qu'on rabaisse singulièrement l'art en voulant confiner le roman dans les limites de la morale de convention, dont les Berquin et les Bouilly ont fait jadis leurs délices; il nous semble qu'on outrepassse ses droits de critique, quand on crie aux Téniers de notre littérature: « A quoi bon cette *Fête de village*? c'est une *Procession du saint-sacrement* qu'il faut peindre! » Il nous semble, enfin, qu'on manque un peu de modestie, si l'on se croit assez fort pour embrasser d'un seul coup d'œil, la première lecture faite, tout ce que six années de travail ont mis dans un pareil ouvrage; la grande supériorité artistique de M. G. Flaubert, supériorité que personne ne songe à nier, devrait du moins le mettre à l'abri de tout jugement improvisé.

Pour nous, qui avons étudié ces volumes sous toutes leurs faces, nous ne pouvons qu'ainsi conclure:

Cette œuvre est excellente, parce qu'elle est vraie. Elle restera, malgré les objections, parce qu'elle est l'expression non pas d'un système, chose changeante, mais d'une parcelle de l'humanité, chose immuable. Trois mots, en effet, nous suffiraient pour expliquer l'immense succès de *Madame Bovary*, trois mots qui, malgré tout, flamboyent dans l'avenir, au-dessus de ce roman, comme un souverain appel et comme un suprême éloge: *Hic adest homo!*

Si maintenant nous accordions la réplique aux premiers critiques, à ceux que nous avons appelés les *critiques à outrance*, nous ne voyons pas trop ce qu'ils pourraient dire. En y réfléchissant pourtant, il nous semble qu'ils ne seraient pas absolument justiciables de Charenton s'ils répondaient ceci: « Il y a des gravures obscènes, qui sont d'autant plus dangereuses, que ce qu'elles représentent est plus vrai, entre autres le tableau qui nous montre

Celui qui but
Et devint tendre,
Et puis qui fut
Son genre.

« Ces gravures-là pourraient être étudiées impunément par les médecins ou par les philosophes; mais on les défend dans l'intérêt des bonnes mœurs, parce qu'on sait bien qu'elles attireraient surtout les regards d'une jeunesse inexpérimentée et avide d'émotions sensuelles. On ne les tolérerait pas, même si le peintre, après avoir montré toutes les poses inventées par la luxure, donnait comme correctif et comme leçon une dernière image où les conséquences honteuses du vice seraient peintes dans toute leur hideur, grignant dans un cabanon de Saint-Lazare, pourrissant sur un grabat de Lourcine, puis empestant sur une dalle de la Morgue. On sait trop quelle serait la faiblesse de cet appel à une raison prévoyante, devant l'excitation des sens provoquée par les autres images. »

BOVÉE s. f. (bo-vé — du lat. *bos*, *bovis* boeuf). Agric. Quantité de terrain qu'une paire de bœufs peut labourer en un jour. « Vieux mot.

BOVENDEN, bourg de Hanovre, principauté et à 6 kilom. N. de Göttingue, près de la Leine, chef-lieu du bailliage de son nom; 2,000 hab. Fabriques de toiles et de ciré à cacher. Ruines de l'ancien château fort de Plesse.

BOVENNA, nom ancien de la petite Ile de Caprera, au N.-E. de la Sardaigne.

BOVERIUS (Zacharie), théologien et capucin italien, né à Saluces en 1568, mort à Gènes en 1638. Il professa la philosophie et la théologie dans les maisons de son ordre et fut élevé à la dignité de défendeur général. Il a laissé: *Demonstrationes symbolorum vera et falsa religionis adversus præceptuos et vigentes catholicæ religionis hostes*, etc., 2 vol. in-fol.; *Demonstrationes undecim de vera habitudine formæ a seraphico P. N. S. Francisco instituta*; *Anales, seu sacra historia ordinis minorum S. Francisci, qui capuccini nuncupantur*, ouvrage qui fut d'abord mis à l'index et qui fut approuvé ensuite moyennant corrections; *Orthodoxa consultatio de ratione veræ fidei et religionis amplectendæ* (Madrid, 1623).

BOVES, bourg de France (Somme), arrond. et à 9 kilom. S.-E. d'Amiens, sur la Noye; 1,739 hab. Fabriques et blanchisseries considérables de toiles. Ruines d'un magnifique château fort du VII^e siècle; il n'en reste plus que des pans de hautes murailles placées sur un mamelon élevé. Ce château servit de refuge, au IX^e siècle, contre les Normands, et fut plus tard possédé par des seigneurs indépendants, qui combattirent plusieurs fois contre les rois de France. En 1214, un seigneur de la maison de Boves se trouvait à Bouvines dans les rangs des ennemis de la France. Ce château fut ruiné en 1433 par l'Anglais Bedford. Il fut du royaume d'Italie, province et à 7 kil. S. de Coni; 7,000 hab. Exploitation de marbres et de fer.

BOVES (Joseph-Thomas), fameux partisan américain, mort en 1814, était Castillan de naissance, et de la plus basse extraction. Jeté

fortuitement dans les troupes royales à l'époque de la guerre de l'Indépendance, en 1810, il organisa une bande à laquelle on donna le nom de *division infernale*, qu'elle mérita par les excès et les cruautés qu'elle commit dans tout le cours de cette horrible guerre. Après avoir vaincu plusieurs généraux républicains et Bolivar lui-même, Boves fut blessé d'un coup de lance à l'affaire d'Urica, et mourut sur le champ de bataille.

BOVET (François DE), prélat français, né en 1745, mort en 1838. Il fut successivement évêque de Sisteron, archevêque de Toulouse, et membre du chapitre de Saint-Denis. Savant estimable, il étudia les antiquités égyptiennes à la suite de Champollion, et publia, entre autres ouvrages: *Des dynasties égyptiennes*, où il contrôle Manéthon à l'aide de la chronologie sacrée; *Histoire des derniers Pharaons et des premiers rois de Perse*, etc.

BOVEY-TRACEY, ville d'Angleterre, comté de Devon, à 17 kilom. S.-O. d'Exeter, sur la Bovey; 2,000 hab. Fabrication de poterie; dans les landes de Bovey, riches gisements de lignite et de terre à poterie, dont on fait une exportation très-considérable.

BOVIANUM, ville de l'Italie ancienne, dans le Samnium, place forte prise par les Romains pendant la guerre des Samnites en 312 et 299 av. J.-C., puis transformée en colonie militaire. C'est aujourd'hui la ville de Bojano.

BOVIDÉ, ÉE adj. (bo-vi-dé — du lat. *bos*, *bovis*, boeuf, et du gr. *eidos*, aspect). Mamm. Qui ressemble à un boeuf. On dit aussi BOVIDIEN, IENNE.

— s. m. pl. Famille de ruminants ayant pour type le genre boeuf: Les bovidés.

BOVILLÆ, petite ville de l'ancienne Italie, dans le Latium, à 17 kilom. S.-E. de Rome, non loin de la voie Appienne. Ce fut près de Bovillæ que Clodius fut tué par ordre de Milon. Quelques auteurs voient près du village de Marino, situé au S. de Frascati, l'emplacement de Bovillæ. Les ruines de cette ancienne ville sont à l'ouest de ce village, entre la voie Appienne et la route de Porto d'Anzio; on y distingue surtout un cirque, un théâtre, une piscine et un sanctuaire dédié à Jupiter vengeur, assez bien conservé. Bovillæ ayant été le berceau de la famille Julia, les Césars avaient consacré ce sanctuaire pour perpétuer la mémoire de leur origine.

BOVINE et **BOVINIACUM**, noms latins de Bouvines.

BOVINE adj. f. (bo-vi-ne — lat. *bovinus*, même sens, formé de *bos*, boeuf). Zootechn. Qui est de la famille, de la nature du boeuf: Les bêtes bovines. Les races bovines. « Espèce bovine, Espèce du genre boeuf, comprenant seulement le boeuf domestique, sa femelle et ses petits: C'est l'espèce bovine qui fait le fond principal de notre cheptel national. (Baudemont.)

— Art vétér. Affection bovine, Maladie des boeufs et des vaches, produite par une espèce de ver qui se développe sous la peau.

BOVINET (Edme), graveur français, né à Chaumont en 1767, mort vers 1832, a exposé aux salons de 1804, 1808, 1812 et 1831. Il a gravé au burin, entre autres pièces: la *Communion de saint Jérôme*, d'après le Dominiquin; *Sainte Madeleine*, d'après Murillo; le *Dévolement de saint Charles*, d'après Mignard; la *Barrière de Clichy*, d'après Horace Vernet; la *Victoire d'Aboukir*, d'après Lejeune, planche exécutée par ordre du gouvernement (1808); la *Reddition d'Ulm*, d'après Grenier (1831); les *Derniers moments de Napoléon*, d'après Gudin; l'*Exhumation de Henri IV*, d'après Langlois; *Orphée et Eurydice*, d'après Poussin; le *Maître d'école* et le *Vendeur de chansons*, d'après Ad. Van Ostade, pour le Musée Robillard; soixante-deux pièces pour le Musée Filhol, d'après Raphaël, le Corrège, le Caravage, A. Carrache, le Guide, le Dominiquin, le Bolognese, Castiglione, Poussin, Cl. Lorrain, Séb. Bourdon, Le Brun, La Hire, J. Vernet, Rembrandt, Ph. Wouwerman, Alb. Cuyp, Adrien Van Ostade, Gérard Dov, Rœlemburg, Paul Bril, Berghem, Moucheron, etc. La plupart de ces pièces, gravées à l'eau-forte par divers artistes, ont été terminées au burin par Bovinet.

BOVINO, ville du royaume d'Italie, dans la Capitanate, ch.-l. du district de même nom, à 28 kilom. S.-O. de Foggia, sur le Cervaro; 5,500 hab. Siège d'un évêché suffragant de Bénévent. En 1734, les Espagnols y furent défaits par les impériaux.

BOVISTE, s. m. (bo-vi-ste). Bot. Genre de champignons formé aux dépens des lycoperdons: Le boviste plombé croît dans les terrains sablonneux. (Lérail.)

BOVIUM, nom latin de Bangor, ville d'Angleterre.

BOVY (Antoine), sculpteur et graveur en médailles, né à Genève, eut pour maître son compatriote Pradier, et vint jeune encore se fixer à Paris, où il s'est fait naturaliser Français. Il a exécuté, pour l'Etat et pour les particuliers, un grand nombre de médaillons, portraits et de médailles en bronze, en marbre, en plâtre; les plus remarquables sont: les médaillons de Louis-Philippe (1831), de l'impératrice Eugénie (1863), du prince impérial (1864), de Goëthe (1831), de Paganini (1831), de Cuvier (1833), d'Arago (1847), de Chopin (1852), de Gay-Lussac (1852), de Liszt, du gé-

néral Dufour (1865), de M. Soret, numismate (1863), les médailles commémoratives du *Troisième jubilé de la réformation de Berne* (1831), de l'*Inauguration du musée espagnol*, au Louvre (1839), de la *Loi des chemins de fer* (1845), de la *Bataille de l'Alma* (1857), de l'*Exposition universelle de 1855* (1859), du *Marriage du prince Napoléon* (1861), de l'*Agrandissement du palais du Luxembourg* (1855), la médaille accordée en récompense aux sculpteurs à la suite des expositions des beaux-arts, etc. Ces divers ouvrages, qui ont figuré aux salons de 1831 à 1865, se distinguent par une grande finesse et en même temps par une grande fermeté de modelé. Gustave Planche a dit du médaillon d'Arago, exposé en 1847: « Ce portrait est d'un beau caractère. La physionomie respire à la fois l'énergie et l'intelligence; » et au sujet d'un portrait de femme, du même artiste: « Le visage est d'une jeunesse, d'une douceur qui ne laissent rien à désirer; les cheveux ont une grâce, une souplesse qui reportent la pensée aux monuments de l'art grec. » M. Bovy est, sans contredit, l'un des plus habiles graveurs en médailles de notre temps. Il a été médaillé en 1835 et 1855, et décoré de la croix de la Légion d'honneur en 1842. Un burin énergique et souple, une exécution magistrale rachètent largement ce que sa composition offre parfois d'indécis et de confus. L'œuvre de M. Bovy est considérable, et ses dernières productions permettent d'espérer encore de lui de nouveaux chefs-d'œuvre; il restera un des maîtres de l'école française en son art, et plusieurs de ses travaux peuvent être opposés sans désavantage à ceux des Dupré, des Varin, des Duvivier et autres, qui ont illustré l'art de la gravure en médailles en France. Ses poinçons, touchés avec vigueur et simplicité, ont une allure pleine de grandeur, un calme d'une infinie majesté.

M. Bovy est aussi l'auteur du type des monnaies suisses, dites à l'*Helvétie*; il a fait de nombreux travaux pour son pays natal, où il passe généralement la moitié de l'année, dans une propriété qu'il y a acquise. — Il a un fils, compositeur et pianiste de talent, connu sous le pseudonyme de LYSBERG.

BOW ou **STRATTFORD-LE-BOW**, bourg et paroisse d'Angleterre, dans le comté de Middlesex, à 6 kilom. E. de Londres, dont il forme un faubourg, sur la Lea; 3,500 hab.

BOWDICH (Thomas-Edward), voyageur anglais, né à Bristol en 1790, mort en 1824. Entraîné par une irrésistible passion pour les voyages, il se rendit, en 1814, en Afrique, près d'un de ses parents, Hope Smith, gouverneur de Cape-Coast, et, de retour en Angleterre, il fut chargé de conduire en Guinée une ambassade anglaise ayant pour but d'y établir des relations commerciales (1815). Bowdich pénétra jusqu'à Koumassie, capitale du roi des Aschantis, mena à bonne fin la négociation, revint en Europe, passa quelque temps à Paris pour compléter ses études scientifiques, et entreprit avec sa femme, en 1822, un nouveau voyage en Afrique. Il avait atteint et exploré l'embouchure de la Gambie lorsqu'une fièvre maligne l'emporta. On a de Bowdich plusieurs ouvrages, notamment: *Une ambassade dans le pays des Aschantis* (Londres, 1819, in-4°), récit par lequel il fit connaître le premier ce pays à l'Europe; *Expédition anglaise et française à Teembo; Essai sur les superstitions, les coutumes et les arts communs aux anciens Egyptiens, aux Abyssiniens et aux Aschantis; récit des différentes découvertes des Portugais à Angola et dans le Mozambique* (1824). Citons enfin un travail sur le moyen de trouver la longitude en mer par l'observation des éclipses de lune.

BOWDICHIE s. f. (bô-di-ki — de *Bowdich*, n. p.). Bot. Genre de plantes de la famille des légumineuses, comprenant quelques espèces de l'Amérique tropicale.

BOWDITCH (Nathaniel), astronome américain, né à Salem en 1773, dans l'Etat de Massachusetts, mort à Boston en 1837. Après avoir étudié les mathématiques, il fit un voyage aux Grandes Indes, et, à son retour, devint président d'une compagnie d'assurances. Il fut ensuite professeur de mathématiques et d'astronomie à l'université de Cambridge, dans l'Etat de Massachusetts, et fut admis dans plusieurs sociétés savantes. Il a publié: *The american practical navigator*, et une traduction en anglais de la *Mécanique céleste* de Laplace.

BOWDLER (Thomas), littérateur anglais, né à Ashley en 1754, mort en 1825. Il était lié avec la plupart des esprits distingués de son temps, et principalement avec mistress Montagu, auteur d'un *Essai sur les écrits de Shakespeare*. Il est connu surtout pour avoir édité un *Shakespeare de famille* (10 vol. in-8°), où il retrancha tous les passages qui lui paraurent contraires aux mœurs ou au bon goût.

BOWDOIN, bourg des Etats-Unis de l'Amérique du Nord, dans l'Etat du Maine, comté de Lincoln, à 32 kilom. N.-O. de Wiscasset, à 20 kilom. S.-O. d'Augusta; 2,500 hab.

BOWDOIN (James), gouverneur du Massachusetts, né à Boston en 1727, mort en 1790. Il était fils d'un commerçant français que l'édit de Nantes avait forcé d'aller porter son industrie dans un pays étranger. Il contribua beaucoup par ses écrits et par ses discours à soutenir le zèle de ses compatriotes dans la